

EC Vol. 17
Etudes Contrastives

Hélène de Penanros et
Joseph Thach (dir.)

Du temps et de l'aspect dans les langues

Approches linguistiques
de la temporalité



PETER LANG

L'objectif de ce livre est de contribuer à la discussion sur la modélisation de la temporalité linguistique. La démarche s'appuie sur un examen critique des fondements, établis à partir d'une langue comme l'anglais, de la catégorie linguistique du temps telle qu'elle se conçoit dans les théories dominant actuellement le champ des sciences du langage. À travers l'analyse détaillée de formes et d'agencements de formes au sein de groupes verbaux ou nominaux, l'ouvrage montre comment les valeurs temporelles et aspectuelles des énoncés se construisent de manière spécifique en fonction des propriétés sémantiques de ces formes.

Son originalité et sa force résident dans son assise empirique : les analyses reposent sur des données de première main issues de six langues structurellement très différentes et dont certaines sont peu documentées (bunong, finnois, français, khmer, lituanien et russe). Cet ancrage dans la diversité des langues définit une optique plus large que le point de vue européen-centré habituel, et l'observation fine de la variété des constructions de la temporalité étudiées conduit à remettre en question le principe communément défendu selon lequel la langue est un moyen d'encodage de catégories préétablies ou de concepts non linguistiques préexistants. Cette perspective réflexive originale se conclut dans une relecture critique du célèbre article de Benjamin Lee Whorf sur le temps en hopi, accompagné de sa traduction inédite en français.

Hélène de Penanros est Professeure des Universités de langue et linguistique lituaniennes à l'Inalco. Elle est l'auteur de recherches en microlinguistique lituanienne, russe et française (laboratoire Sedyl, UMR 8220 du CNRS).

Joseph Thach était Maître de Conférences en langue et linguistique khmères à l'Inalco et auteur de recherches originales sur cette langue (laboratoire Sedyl, UMR 8220 du CNRS). Infatigable artisan de projets internationaux visant à renforcer la formation et la recherche en sciences humaines au Cambodge, il nous a quittés prématurément en 2020.

EC

Etudes Contrastives

Collection placée sous la direction
de Thomas Szende

ISSN 1424-3563

www.peterlang.com

Du temps et de l'aspect dans les langues



PETER LANG

Bruxelles - Berlin - Chennai - Lausanne - New York - Oxford

HÉLÈNE DE PENANROS ET JOSEPH THACH (DIR.)

**Du temps et de l'aspect
dans les langues**

**Approches linguistiques de la
temporalité**

Études contrastives
Vol. 17

Avec le soutien du Programme Émergences de la Ville de Paris
Et du Sedyl (UMR 8220) – Inalco - IRD (UR135).

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque
procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est
illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG s.a.

Éditions scientifiques internationales

Brussels, 2024

1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgium brussels@peterlang.com;
www.peterlang.com

ISSN 1424-3563
ISBN 978-2-8076-0804-7
ePDF 978-2-8076-0805-4
ePub 978-2-8076-0806-1
DOI 10.3726/b18596
D/2021/5678/49

Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Bibliothek »

« Die Deutsche Bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche
Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles
sur le site <<http://dnb.ddb.de>>.

À notre cher collègue et regretté ami Deth, Joseph Thach

Table des matières

Liste des contributeurs	11
Préface	13
<i>Hélène de Penanros et Joseph Thach</i>	
Des représentations logiques des temps (<i>tenses</i>) des langues naturelles aux individus temporels (<i>time</i>) : sémantique formelle, des événements, syntaxe, cognition	19
<i>Éric Corre</i>	
Temporalité en khmer contemporain. Les emplois de <i>tloap</i>	43
<i>Joseph Thach</i>	
Temporalité, modalité et futur simple de l'indicatif en français	77
<i>Daniel Lebaud</i>	
Sur la temporalité de la périphrase finnoise <i>olla V-mAssA</i> (copule + infinitif à l'inessif)	127
<i>Outi Duvallon</i>	
Repérages déictiques, construction du temps et polyphonie dans le récit en russe contemporain	163
<i>Christine Bonnot</i>	
À la recherche du temps complexe : le cas de la préposition <i>iš</i> en lituanien	197
<i>Hélène de Penanros</i>	

**L'unité Nam et ses méronymes en Bunong entre lexique et
grammaire. Temporalisation et localisation d'intervalles 225**

Sylvain Vogel

**Relire B.L. Whorf, « An American Indian model
of the universe » 275**

Rémi Camus

ANNEXE

**Traduction en français par Rémi Camus de l'article
de Benjamin Lee Whorf « Un modèle amérindien
de l'univers » 327**

Liste des contributeurs

Christine Bonnot

Inalco & Sedyl UMR 8202 CNRS-IRD

Daniel Lebaud

Professeur émérite UBFC à Besançon, ELLIADD, EA 4661

Éric Corre

Sorbonne Nouvelle-Paris 3

Hélène de Penanros

Inalco & Sedyl UMR 8202 CNRS-IRD

Joseph Thach†

Outi Duvallon

Inalco & Sedyl UMR 8202 CNRS-IRD

Rémi Camus

MoDyCo, INaLCO

Sylvain Vogel

Université royale des Beaux-Arts, Phnom Penh

Préface

HÉLÈNE DE PENANROS ET JOSEPH THACH

Ce livre rend compte d'une réflexion approfondie sur le temps qui a été au centre du programme de recherche CAMNAM « Enquête sur la mémoire collective dans l'espace khmer ». Ce projet, d'une durée de cinq ans, a été financé par la Ville de Paris dans le cadre de son programme *Émergence(s)*. L'objet de CAMNAM a consisté à analyser les manifestations de la mémoire à travers le prisme de la langue khmère et de ses productions textuelles.

Dans un premier temps, le projet s'est attaché à examiner la mémoire sous l'angle de la linguistique, de l'ethnologie et de l'histoire et à confronter l'espace khmer à des espaces autres, mais restant principalement sud-asiatiques. De cette approche et de ses activités concomitantes ont résulté deux ouvrages : *Le passé des Khmers, langues, textes, rites* et *Les consciences du passé*¹.

En amont de cette réflexion, l'objectif a été de cerner la tâche primordiale de la mémoire : reconstruire l'absent. L'étude du verbe « *cam* » en khmer² a pleinement montré comment la langue conditionne et met en œuvre cette reconstruction de l'absent, i.e. la manifestation de la mémoire. Le truchement de la langue apparaît essentiel pour l'activité mémorielle en général, ou dans son rôle fondamental de reconstruction de l'absent. La manifestation de la mémoire implique, de fait, le recours à une temporalité au sens large. Cette temporalité, eu égard à l'activité mémorielle, s'appréhende comme une construction linguistique relevant des artéfacts qu'offre la diversité des langues et non pas comme la traduction linguistique d'un temps naturel qui existerait antérieurement à son

¹ N. Abdoul-Carime, G. Mikaelian et J. Thach (dir.), *Le passé des Khmers, langues, textes, rites*, Berne, Peter Lang, 2016, 262 p. ; J. Thach (dir.), *Péninsule. Les consciences du passé*, n° 73 (numéro spécial), Paris, 2017.

² J. Thach, « Les mots de la mémoire. En quête des représentations de la mémoire au prisme du mot ចាំ *cam* en khmer », dans N. Abdoul-Carime, G. Mikaelian et J. Thach (dir.), *Le passé des Khmers, langues, textes, rites*, op. cit.

investissement linguistique. C'est précisément cette optique qui a permis de poser un certain nombre de jalons concernant la singularité du fonctionnement de la temporalité en khmer. L'objectif suivant est d'asseoir et de préciser ces observations à la lumière d'une analyse contrastive avec des systèmes linguistiques divers, afin d'illustrer et *in fine* de fonder cette singularité. Le présent ouvrage entend alors être le lieu de cette confrontation du khmer avec des langues diverses aussi bien du point de vue génétique que typologique ou grammatographique, contribuant à ce débat en fournissant un ensemble d'éclairages ciblés sur ce que les linguistes appellent « le temps ».

La discussion s'ouvre par un article d'Éric Corre qui propose une synthèse des théories dominant actuellement le champ de la linguistique – entre théories cognitives et théories logicistes et formelles – sur les représentations linguistiques du temps et de l'aspect dans une langue comme l'anglais. Son exposé de l'historique de concepts centraux pour ces approches fait apparaître une série de problèmes théoriques et empiriques sur lesquels achoppe la modélisation. Ainsi, le point de départ européen-centriste adopté, qui conduit à une focalisation sur le *temps-*tense** tel qu'il est porté par le verbe dans ces langues, se heurte au problème que posent la complexité des formes linguistiques et leur caractère polyfonctionnel au sein d'une même langue, problème auquel s'ajoute celui de la diversité des langues, donc de la diversité des marques qui interviennent d'une façon ou d'une autre dans la construction de la temporalité des énoncés. Éric Corre ouvre, par cette présentation critique, la réflexion menée dans cet ouvrage, qui se propose d'adopter une approche distincte, dans la mesure où, contrairement au postulat de ces théories, le temps n'y est pas considéré comme une donnée physique, conceptuelle ou formelle préexistante en attente d'encodage par le biais de différents « moyens » linguistiques, mais est construit, de façon spécifique, par les marques linguistiques au sein d'un énoncé.

Les six articles suivants présentent ainsi les analyses de différentes formes ou agencements de formes linguistiques dans six langues différentes, khmer, français, finnois, russe, lituanien et bunong, pour montrer à chaque fois comment une marque particulière dans une langue particulière peut donner lieu à la construction de valeurs temporelles ou aspectuelles spécifiques.

Les trois premiers articles analysent des marques portant directement sur le verbe.

Le premier de ces articles est celui de Joseph Thach, qui est publié ici dans sa dernière version, inachevée, puisque notre regretté collègue et ami n'a malheureusement pas eu le temps d'en terminer la rédaction. L'objet de cet article est de proposer une analyse du marqueur *tlɔap* en khmer. Confrontant la description traditionnelle de ce marqueur à un riche corpus, Joseph Thach remet ici en cause l'acception générale de cette unité en termes d'aspect et de temps ; ainsi, le thème de l'habitude convoqué par le « passé expérientiel », valeur fréquemment invoquée dans les dictionnaires et manuels, ne peut, par exemple, rendre compte des emplois de ce terme dans un contexte futur. L'intention de l'auteur était par ailleurs de contraster les emplois de *tlɔap* avec deux autres unités (*tɔmlɔap* et *dael*), dont les valeurs sémantiques, aspectuelles et temporelles sont proches dans certains emplois, mais l'article en l'état ne présente qu'une part de ces descriptions. L'objectif de l'auteur était de montrer, à partir de ces analyses fines de cas de quasi-synonymie, que, en termes de fonctionnement, ces trois marqueurs relèvent fondamentalement de différents modes de construction d'occurrences et de détermination notionnelle. Il s'agissait *in fine* d'apporter un argument fort en faveur de la thèse selon laquelle les catégories aspectuelles et temporelles, loin d'entretenir des relations biunivoques avec les marqueurs analysés, sont en fait construites dans le cadre de l'énoncé par les formes qui s'y agencent.

Prenant appui sur l'évolution des idées en physique, Daniel Lebaud montre, dans l'article suivant, que dans les sciences dites « dures », le temps n'a rien d'une donnée objective dont l'existence serait évidente et indiscutable. À l'opposé, beaucoup d'approches linguistiques continuent de reposer sur une naturalité dont le temps serait investi et ce, préalablement à toute activité langagière. S'appuyant sur la forme du futur simple en français comme résultant diachroniquement de la fusion de l'infinitif et du verbe *avoir* au présent, l'auteur pose aussi l'hypothèse synchronique selon laquelle les propriétés du futur simple résultent de l'interaction des valeurs de l'infinitif et de celles de *avoir*. L'auteur met ainsi en place une approche non chronocentrique du futur simple en français et réfute, de façon générale, l'attribution aux formes verbales de propriétés temporelles (passé, futur) ou modales (certain, non certain) qui en découleraient. Ce faisant, il s'oppose à la plupart des grammaires qui posent la temporalité comme valeur première des formes verbales, alors que les autres valeurs n'en seraient que des variations secondaires. L'approche défendue ici propose de faire émerger la valeur référentielle d'un énoncé, donc, dans ce

cas, du futur simple, de l'ensemble des formes lexicales, syntaxiques, et prosodiques qui le constituent.

L'article de Outi Duvallon porte également sur une construction centrée sur l'infinitif : *olla V-mAssA* (copule-verbe-infinitif au cas inessif) en finnois. Selon l'interprétation courante, cette construction relèverait du système aspectuo-temporel en ce qu'elle dénoterait un procès en cours, généralement appelé « progressif ». Elle aurait également un sens locatif et exprimerait un aspect prospectif. La démarche de l'auteure consiste à examiner les critères sur lesquels sont fondées les différentes valeurs interprétatives de la construction et, ce faisant, à manifester la construction du sens au sein des énoncés. Ainsi, en opposition à l'idée selon laquelle la fonction de l'infinitif au cas inessif serait d'exprimer un progressif, l'auteure montre que le procès potentiel dénoté par l'infinitif ne se réalise pas en une occurrence situable temporellement. La copule tensée *olla* permet, certes, d'inscrire dans le temps la relation procès-sujet qu'établit le cas inessif, mais elle n'affecte pas la valeur virtuelle de l'infinitif. L'interprétation de l'infinitif en *-mAssA*, dépourvu de temporalité, ne pourra donc être réduite à une valeur aspectuo-temporelle ou modale, mais relève d'un éventail de valeurs plus large. Il ne saurait donc y avoir de formes linguistiques qui auraient vocation à transcrire des catégories cognitives telles que le temps et l'espace.

Les trois articles suivants portent sur l'étude de formes et d'agencements de formes au sein du groupe nominal. La partition groupe verbal-groupe nominal opérée dans la présentation des articles du volume n'indique en aucun cas que les deux domaines seraient indépendants du point de vue de la construction de la temporalité de l'énoncé. Christine Bonnot montre au contraire que ces deux domaines peuvent être indissociablement liés, même dans une langue indo-européenne flexionnelle comme le russe contemporain, où les marques aspectuo-temporelles sont traditionnellement considérées comme étant portées par le verbe. Son étude met ainsi en évidence que l'ordre des mots, dans les GN thématiques comportant des déterminants possessifs ou démonstratifs, influe directement sur la valeur aspectuo-temporelle du verbe et de l'énoncé. En effet, dans cette langue où le système verbal est structuré par l'opposition aspectuelle entre le perfectif et l'imperfectif, et où les oppositions temporelles sont pauvres, avec seulement trois temps absolus et pas de temps relatifs, la détermination du repère depuis lequel est considéré le procès ne peut être prise en charge que par le contexte. Christine Bonnot met en évidence le rôle crucial que joue à ce titre la modification

de l'ordre canonique déterminant-déterminé dans ces GN thématiques ; loin de constituer une marque d'expressivité ou une simple option stylistique, le déplacement en position finale des déterminants ayant vocation à fonctionner comme repère marque en fait un dédoublement des repérages du N, donc de la relation prédicative à laquelle il participe, ce qui entraîne une superposition des plans temporels : celui du narrateur extradiégétique hors du flux temporel et celui d'un sujet qui appartient à l'univers décrit, le jeu entre ces deux plans pouvant donner lieu à toutes sortes d'interprétations selon les contextes. Cette analyse montre ainsi que la construction des instances narratives qui participent à la polyphonie du récit est déterminante pour la structuration temporelle de celui-ci.

Dans l'article suivant, Hélène de Penanros étudie la valeur temporelle de la préposition polysémique *ĩš* en lituanien. Cette valeur apparaît d'emblée comme une valeur marginale, car elle n'apparaît qu'avec un nombre très limité de noms : essentiellement les noms de périodes de la vie, de moments de la journée, de saisons et quelques noms temporels isolés. De plus, les conditions d'emploi de ces groupes prépositionnels sont très variables selon le nom concerné, certains pouvant donner lieu à des expressions figées extrêmement courantes, quand d'autres obéissent à des conditions de contextualisations très contraintes. L'analyse détaillée des contextes où ces groupes prépositionnels apparaissent montre que ces différentes conditions d'emploi sont liées au fait que la préposition *ĩš* met en place une relation abstraite qui produit des valeurs complexes, où les repères temporels ne valent qu'en tant qu'ils ne sont pas la période suivante. Par l'analyse de ce fait de langue microscopique, une valeur marginale, qui se révèle être une valeur temporelle originale, complexe et difficilement traduisible, Hélène de Penanros montre que la construction de la temporalité est directement dépendante des propriétés des formes linguistiques en jeu, qu'elle s'élabore dans l'activité de langage, mêlant lexicale, syntaxe, pragmatique.

Sylvain Vogel clôt cet ensemble d'études de cas empiriques par une analyse du temps dans la langue bunong du Mondulkiri (Cambodge). L'auteur s'appuie sur un riche corpus pour présenter, en termes de distribution et de sémantisme, des unités et des séquences qui participent à la construction du temps. Une distinction essentielle est opérée entre, d'une part, la conception traditionnelle du temps fondée à la fois sur des phénomènes atmosphériques et le cycle de l'essartage et, d'autre part, l'introduction d'une conception plus récente issue de l'apparition de la montre et du calendrier. L'auteur montre que l'utilisation d'unités

purement quantitatives et la mise en place de repères invariables, caractéristiques du système moderne, ne sont pas compatibles à terme avec des repérages de type traditionnels qui reposent fondamentalement sur le savoir que partagent les participants à l'instance de discours. Cette introduction progressive d'un type nouveau de temporalité, quantitative et abstraite, qui porte essentiellement sur le lexique et non sur l'agencement au niveau grammatical, est longuement analysée par l'auteur qui insiste sur le changement considérable qu'elle traduit au niveau des pratiques sociales. L'auteur conclut en posant *in fine* un changement radical de culture : l'éviction d'un mode de vie et de pensée par un autre.

L'ouvrage se termine par une relecture critique de l'article de B. L. Whorf « An American Indian model of the universe » (1938), suivie d'une annexe comportant sa première traduction en français, par l'auteur, Rémi Camus. Cet article célèbre concluait à l'absence de référence au temps dans la langue hopie et défendait le principe d'une continuité entre les faits de langue et les cultures et sociétés. Rémi Camus ré-ouvre le débat que ce texte a suscité, en remettant au centre les développements purement linguistiques sur lesquels se base l'analyse de Whorf et en discutant point par point les arguments que le typologue E. Malotki, spécialiste de la langue et de la culture hopies, avait avancés pour la réfuter définitivement, dans son livre *Hopi Time* (1983). Cette discussion est l'occasion d'une réflexion de fond sur le langage, nourrie des résultats des recherches en anthropologie, sociologie, histoire, physique ou philosophie, et proposant un examen critique des fondements de la catégorie linguistique du « temps ». Elle nous emmène dans une exploration de questions générales comme la non-universalité de l'expérience humaine, des concepts, du temps, mais aussi de questions qui concernent plus directement le linguiste et sa façon d'interpréter les données, pour nous convier au final à nous interroger sur la singularité des langues.

Des représentations logiques des temps (*tenses*) des langues naturelles aux individus temporels (*time*) : sémantique formelle, des événements, syntaxe, cognition

ÉRIC CORRE

Selon Comrie (1985 : 9), le temps grammatical (*tense*) est « l'expression grammaticalisée de la localisation [d'un procès] dans le temps »¹, et l'aspect constitue « les différentes façons d'envisager la constitution temporelle interne d'un procès »² (*ibid.* : 3). Ces définitions verbo-centristes accordent au temps chronologique un statut ontologique particulier dans les expressions morphosyntaxiques de temps, d'aspect et de modalité (TAM). S'il est vrai que les marquages de TAM revêtent un caractère obligatoire dans les verbes et les auxiliaires en français, anglais, etc., il est connu qu'en dehors du domaine indo-européen, ces catégories ne sont pas nécessairement marquées dans le verbe. La catégorie *tense*, à savoir l'expression du temps-*time* par des moyens flexionnels, constitue donc un choix non trivial et est à maints égards problématique. D'une part, comme le montre Comrie (1985), le temps est exprimé sur le groupe nominal en Nootka ; les langues d'Asie orientale (chinois mandarin, vietnamien, khmer, etc.) disposent de marqueurs temporels et aspectuels optionnels, le birman a des particules exprimant le *realis* et l'*irrealis* (Comrie 1985). D'autre part, il est connu que la catégorie *tense* dans les langues indo-européennes inclut une dimension non pas exclusivement temporelle, mais modale : à un niveau général, les marqueurs de *tense* indiquent l'immédiateté (ou la non-immédiateté) épistémique (Langacker 1991, De Wit 2017). De plus, en dehors de ces cas, le temps chronologique, c'est-à-dire le temps comme « objet de conception » (Langacker

¹ « *The grammaticalized expression of location in time.* »

² « *The different ways of viewing the internal temporal constituency of a situation.* »

2012), s'exprime, de façon non grammaticalisée, dans beaucoup d'autres mots de la langue.

Dans cette contribution, nous partons de l'observation notée ci-dessus que l'expression privilégiée du temps-*time* est le temps-*tense*. Se posent alors plusieurs questions : comment les différents modèles linguistiques ont-ils réussi à rendre compte de l'omniprésence des temps-*tenses* dans des phrases d'une langue comme l'anglais ou le français, qui doivent l'exprimer sur le verbe ? Et, ce faisant, comment ces théorisations ont-elles buté sur des problèmes théoriques et empiriques qui les ont conduits à finalement reconnaître que la catégorie temps-*tense* n'épuise pas le concept temps-*time* ?

L'objectif sera de faire un état de l'art de la littérature des théories dominantes sur les représentations linguistiques du temps-*time*, basée sur une langue comme l'anglais, qui connaît toute la panoplie des expressions grammaticales privilégiées pour cette catégorie (morphèmes flexionnels, formes périphrastiques, auxiliaires, etc.), et qui pourtant achoppe sur des problèmes de modélisation. Nous diviserons ce chapitre en deux grandes sections. Dans la première, nous présenterons les manifestations linguistiques du temps-*time*, d'abord en le caractérisant par rapport à l'autre domaine concurrent qu'est l'espace, puis en examinant ses manifestations principales – temporelle et aspectuelle-événementielle – dans le verbe. Dans la seconde section, nous verrons comment plusieurs modèles de sémantique formelle ont dû adapter leurs représentations du temps-*tense* pour rendre compte des difficultés, et reconnaître *in fine* que *tense* et *time* appartiennent à des domaines distincts et que le premier n'est pas la contrepartie grammaticalisée stricte du second.

1. Le Temps (*time*) et ses manifestations linguistiques

1.1. Temps, espace et événements

Pour Langacker (2012), le temps et l'espace sont des facettes de l'expérience interprétée, et sont très variables dans leurs manifestations linguistiques ; ces deux facettes ont un rôle essentiel dans la grammaire : les objets et les événements – qui sont les prototypes typologiques pour les noms et les verbes en tant que catégories grammaticales et universelles (Croft 2001) – sont conçus en priorité comme des entités spatiales et temporelles. Un nom désigne une entité bornée dans l'espace, les verbes désignent des événements qui s'étendent et se développent dans le temps.

Selon Langacker (2012), reprenant une idée émise par Filipović (2007), « nous ne faisons pas l'expérience directe du temps chronologique, mais seulement des événements, et lorsque nous référons au temps, nous parlons en fait simplement de la succession des événements »³ (Langacker 2012 : 203). Cette idée que le temps-*time* se mesure grâce aux événements se trouve également chez Benveniste (1966). Pour ce dernier, le temps-*tense* coexiste avec deux autres notions du temps : le temps physique du monde, « continu, uniforme, infini, linéaire, segmentable à volonté », et le temps chronique, « qui est le temps des événements » ; « dans le temps chronique, ce que nous appelons 'temps' est la continuité où se disposent en série ces blocs distincts que sont les événements. Car les événements ne sont pas le temps, ils sont *dans* le temps » (Benveniste 1966 : 70). Enfin, le dernier temps est le temps linguistique (*tense*), qui se distingue des autres en ce « qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours » (*ibid.* : 71). Son centre est le présent de parole : « le présent linguistique est le fondement des oppositions temporelles de la langue » (*ibid.* : 71). Le défi pour les théories linguistiques a donc été de démontrer que ces composantes temporelles (temps physique, chronique, linguistique), qui relèvent de domaines différents, interagissent constamment dans l'exercice concret du langage.

Il convient également de reconnaître que le temps, dans toutes ces acceptions, est constitutif d'autres catégories grammaticales. Selon Langacker (2012), la catégorie grammaticale d'une expression linguistique dépend de son *profil*⁴ ; ainsi, les noms temporels, certains verbes, prépositions, et adjectifs profilent des types de relations temporelles. Les adjectifs et les prépositions profilent une relation instanciée à un seul point du temps, tandis que les verbes ont la particularité d'étendre une relation profilée dans le temps : les prédicats lexicalement perfectifs dénotent des événements temporellement bornés, tandis que les verbes imperfectifs expriment des situations stables. Selon Langacker (1982), un prédicat aspectuel comme la forme *be V-ing* de l'anglais a pour fonction d'assurer la synchronisation entre le caractère spatial des entités manipulées et les exigences d'alignement de ces entités sur la ligne du temps : un procès

³ « *We do not directly experience time at all, but only events, and [...] what we refer to as time is merely the succession of events.* »

⁴ Le « profil » d'une expression linguistique est l'entité qui est le focus immédiat de l'attention dans la conception immédiate, selon Langacker (2012).

qui décrit une manifestation avant tout spatiale comme *hit*⁵, « frapper », a besoin de *be V-ing* pour être inscrit sur le point déictique qu'est le présent du locuteur parce que sa trajectoire, multiple par essence (matérialisée par une série de points du trajecteur vers la cible), ne saurait se couler dans le présent qui est un point :

« Dire que X se déplace dans l'espace revient à dire que X occupe une séquence continue de points distincts dans l'espace, corrélée au passage du temps – ainsi, X suit une trajectoire qui a une extension supérieure à zéro dans les dimensions temporelle et non temporelle à la fois »⁶ (267).

Ainsi, un moment fondateur dans la réflexion sur l'expression linguistique du temps et l'interaction des différents niveaux auxquels cette interaction s'observe, a été la classification en types de verbes⁷ selon leur schéma temporel interne. C'est (Vendler 1957), puis (Mourelatos 1978, Bach 1981, 1982, Verkuyl 1972, 1989, Krifka 1992, 2001), qui ont exploré en profondeur la pertinence du paramètre temporel interne pour une partie du discours centrale, le verbe, et les distinctions mises au jour ont montré leur caractère généralisant parce qu'elles font partie des « hypothèses métaphysiques [...] essentielles pour une compréhension des systèmes aspectuo-temporels de l'anglais [...] » (Bach 1981 : 79)⁸. Néanmoins, le très célèbre article de Whorf sur l'absence de référence au temps linguistique en hopi (1936) a pu jeter un doute sur le caractère incontestable de ces propositions ; dans ce volume, le chapitre de R. Camus propose de revisiter l'apport de Whorf sur un débat qui n'est pas aussi tranché qu'il y paraît.

⁵ Le choix du verbe *hit* n'est pas anodin ; depuis les travaux de Fillmore (1970) sur les verbes *hit* et *break*, puis ceux de Talmy (1975, 1985), Levin (1993), ces deux verbes sont représentatifs de deux grandes classes lexicales de verbes en anglais, les *manner verbs* (*hit*) et les *result verbs* (*break*). *Hit* est donc le représentant des verbes qui lexicalisent avant tout une *manière*, donc le verbe d'action par excellence.

⁶ « *To say that X moves through space is to say that X occupies a continuous sequence of distinct points in space correlated with the passage of time – X therefore follows a trajectory with non-zero extension in both temporal and non-temporal dimensions.* »

⁷ En fait, c'est plutôt à une classification en termes de prédicats (lexicaux) que se livre Vendler, qui fait souvent reposer la distinction entre ces différentes espèces de verbes sur la présence ou l'absence d'un complément qui implique un telos à l'événement (*run* est verbe d'activité, tandis que *run a mile* est accomplissement).

⁸ « *Metaphysical assumptions [...] essential to an understanding of English tenses and aspects.* »

1.2. Types de prédicat et aspect lexical : le schéma temporel interne des verbes

L'apport de Vendler (1967), philosophe ordinaire du langage, qui reprenait une classification déjà présente chez Aristote, puis Ryle (1949) et Kenny (1963), a consisté à établir l'existence de plusieurs classes de verbes selon leur schéma temporel, révélé par leur interaction avec d'autres types de marqueurs. La quadripartition des verbes qu'il propose (reprise et élaborée par Dowty 1979 dans le cadre d'une sémantique lexicale générative) selon leurs propriétés temporelles en Activités, États, Accomplissements, et Achèvements, puis Sémelfactifs⁹, s'est imposée dans la littérature comme le premier composant de l'aspect (aspect lexical/*Aktionsart*, *situation aspect* selon Smith (1991)), le second étant l'aspect grammatical (*viewpoint aspect*). Il convient de reconnaître qu'avant Vendler, Maslov (1948) s'était livré au même genre de démonstration sur le russe : pour Maslov, la description des différents sens des deux verbes appariés d'aspect perfectif et imperfectif restait fluctuante et imprévisible si elle ne se faisait pas sur des fondements « ontologiques », « conceptuels », « réels » (Maslov 1948 : 71). Vendler s'est donc attaché à faire émerger le schéma temporel des verbes par toute une série de tests linguistiques censés révéler le temps interne qu'ils emportent avec eux. Une distinction première entre Activités et États émerge : le schéma temporel d'un verbe comme *run*, « courir » consiste en différentes phases, tandis qu'un verbe d'état comme *know*, « savoir » n'implique aucune sous-activité identifiable. Le révélateur de cette différence est le progressif *be V-ing*, compatible et obligatoire avec le premier pour dénoter un événement en cours (*I am running now*), généralement impossible avec le verbe d'état *know* (**I am knowing the answer now*). Une distinction supplémentaire est celle qui se fait jour entre une inscription homogène du procès dans le temps, sans que le verbe ne contienne de point d'aboutissement naturel, et un procès menant à un terme. C'est la différence entre une Activité pure (*He's been running for half an hour*), à propos de laquelle, à tout moment de l'intervalle considéré, peut être asserté *he was running*, et un accomplissement (*The runner has run a mile*), pour lequel il n'est pas possible

⁹ Cette catégorie des Sémelfactifs, aux propriétés temporelles (+ pontuels, – télique) distinctes des Achèvements (+ pontuels, + téliques) a été rajoutée ensuite par Smith (1991).

de dire qu'à tout moment de l'intervalle considéré, *he ran a mile*. Cette distinction importante recouvre l'opposition entre prédicats téléiques et atéiques (Garey 1957), quantisés ou cumulatifs (Krifka 1992). En particulier, le rapport entre la détermination et la nature du GN object direct (\pm déterminé, \pm quantisé) et le type aspectuel lexical du prédicat a donné lieu à une littérature très riche en sémantique lexicale, formelle (Verkuyl 1989, Krifka 2001, Tenny 1994) et syntaxique (Hoekstra et Mulder 1990, Ritter et Rosen 1998, Borer 2005). Enfin, les prédicats d'Achèvements partagent certaines propriétés tantôt avec les États, tantôt avec les Accomplissements. C'est le critère temporel qui les distingue des premiers : les États peuvent s'étendre sur une durée de temps (*For how long did you love her ?*), pas les Achèvements (**For how long did you reach the top ?*). Une interaction intéressante entre ces propriétés lexicales des Achèvements et les morphèmes grammaticaux compatibles est que l'expression d'une situation actualisée fera appel naturellement au *present perfect* et non au présent progressif, un fait qui découle directement des propriétés temporelles supposées de cette classe de prédicats :

- (1) **Now he is finding the treasure.*
- (2) *Now he has found the treasure.*

Une quantité importante de travaux ultérieurs (Moens et Steeman 1988, Smith 1991, de Swart 1998), dans la droite lignée de Vendler, accorderont aux morphèmes aspectuels grammaticaux (les opérateurs de TAM)¹⁰ une fonction importante de « coercion » des types, qui autorise l'existence de types aspectuels dérivés (États épisodiques, Habituels, Génériques, etc.). Ces opérateurs (*present perfect*, progressif pour l'anglais) ont pour fonction de modifier la portée temporelle de ces prédicats, accordant par là un même statut ontologique à l'aspect grammatical et à l'aspect lexical. C'est à ce jour la position standard des grammaires cognitives de constructions (Michaelis 2004, Croft 2016) : l'aspect est de même nature ontologique que le temps, puisque la fonction de ces opérateurs est de venir restreindre le profil temporel des prédicats ; c'est

¹⁰ Notons que Vendler n'a jamais utilisé le terme d'« aspect » dans ses écrits : pour lui et ses contemporains, le progressif n'est qu'un « temps étendu » (*extended tense*). Il faudra attendre le slavisant Comrie pour que l'aspect en tant que catégorie lexicogrammaticale soit introduit pour une langue comme l'anglais.

le « potentiel aspectuel » (Dahl 2000, Croft 2012, Michaelis 2016) d'un verbe : « Le type aspectuel lexical d'un verbe/d'un événement est en fait une lecture de celui-ci dans une construction aspectuo-temporelle particulière »¹¹ (Michaelis 2016).

L'idée fondamentale qui émerge de ces travaux est que c'est au travers de ces entités (États, Processus, Événements) que s'élaborent notre expérience et notre représentation du temps chronologique. Dans l'expression linguistique du temps-*time*, il existe un continuum lexical-grammatical, au travers des interactions constantes entre des morphèmes qui appartiennent à des catégories linguistiques et conceptuelles différentes. Nous retenons pour cet ouvrage la notion que le temps et l'aspect se construisent de façon complexe et ne constituent pas une donnée indépendante des marqueurs linguistiques.

Cependant, un reproche souvent adressé à Vendler et ses successeurs est d'avoir accordé une place trop importante au seul schéma *temporel* (points, intervalles) des verbes, révélé par son interaction avec d'autres marqueurs de niveau supérieur (TA). La littérature s'est alors saisie du concept d'*événement* comme ingrédient essentiel à la réflexion sur le temps.

1.3. Temps-time comme individu : sémantique des événements

Pour Mourelatos (1978), la classification lexicale de Vendler est gâchée par le fait qu'il inclut dans sa réflexion les catégories de l'aspect grammatical ; ainsi, la « multivalence sémantique » de certains États comme *understand*, « comprendre OU se rendre compte », ou *know*, « savoir, connaître OU reconnaître » est imputable non pas à des propriétés inhérentes aux verbes eux-mêmes, mais aux cas de « transposition sémantique fournie par le système aspectuel » (Mourelatos 1978 : 196). Certains verbes restent en dehors de la classification de Vendler. Par exemple, le verbe *see*, « voir », est aspectuellement sous-déterminé, ni État ni Activité ni Accomplissement ; c'est son insertion en discours qui détermine son appartenance aspectuelle. La phrase *I saw him run*, « je l'ai vu courir » rapporte avant tout un *événement* que l'on peut nommer comme

¹¹ « *Lexical aspectual type is actually a construal of a verb/event in a particular tense-aspect construction.* »

« *a seeing* » ou « *a sighting* ». Mourelatos reprend ainsi la classification vendlérienne en l'insérant dans un contexte ontologique élargi qui inclut la notion d'événement.

Ainsi, c'est une sémantique des événements, inspirée des travaux de Davidson (1967), qui a fait irruption dans la recherche sur le temps et l'aspect. Par exemple, Kamp et Reyle (1993) formulent les conditions de vérité suivantes pour une phrase comme :

- (3) *Mary wrote / was writing the letter*
 « *Mary was writing the letter* à *t* est vrai si l'événement de son écriture inclut temporellement *t* »¹² (Kamp et Reyle 1993 : 504).

Le temps de cette phrase évalue le fait qu'il existe un événement inclus dans le moment, l'intervalle d'évaluation *t*. Dit autrement, une phrase comme *John ran* est vraie s'il existe un événement passé de « John courant ». Les conditions de vérité d'une phrase contenant un événement sont alors identiques à celles qui prédisent l'existence d'un individu (comme dans la phrase existentielle *There is a table*). Pour Davidson (1967), les événements ne sont que des descriptions particulières d'individus temporels. L'avantage de ce choix ontologique de l'événement plutôt que de l'instant ou intervalle (comme chez Vendler) est que les propositions sont évaluées dans un monde qui admet individus et événements à égalité. Soit la phrase célèbre :

- (4) *Brutus stabbed Caesar into the back in the Forum with a knife.*

Sa forme logique fait apparaître une variable événement (*e*) qui se projette dans tous les prédicats possibles :

« Il existe un événement qui est un événement consistant en un coup-de-poignard-sur-César-par-Brutus, c'est un événement de coup-de-poignard-dans-le-dos, il a eu lieu dans le Forum, et Brutus l'a réalisé avec un couteau »¹³ (Davidson 1967 : 16).

¹² « *Mary was writing the letter* at *t* [*is true*] provided that the event of her writing temporally included *t*. »

¹³ « *There exists an event that is a stabbing-of-Caesar-by-Brutus event, it is an into-the-back-of-Caesar event, it took place in the Forum, and Brutus did it with a knife.* »

Les propositions de Davidson sont particulièrement novatrices lorsque celui-ci écrit à propos des prépositions, que :

« En général, on occulte la structure logique quand on traite des prépositions comme faisant partie des verbes ; c'est un des mérites de notre proposition que de suggérer une façon de traiter les prépositions comme contribuant à la structure »¹⁴ (Davidson 1967 : 119).

La *DRS* (*Discourse Representation Theory*) de Kamp et Reyle (1993) peut alors proposer la représentation complète suivante de la phrase événementielle simple (3) dans une *DRS box* :

$n e x y t$
Mary(x)
The letter(y)
Sunday (t)
$e < n$
$e \subseteq t$
$e : \text{write}(x,y)$

La phrase contient les ingrédients suivants : n est le référent du discours qui inclut le temps d'énonciation (T^0) à partir duquel se calcule le temps de l'assertion ; e est l'événement que dénote la phrase, avec un statut particulier dans la formule logique – l'idée que toute phrase décrit le compte-rendu (*report*) d'un événement –, et enfin les individus participant à l'événement (x, y). Dans ce mode de représentation, il convient de noter que le temps-*tense* n'est qu'une des entités peuplant le monde, qui reçoit un statut égal à celui des autres entités ; le temps-*tense* n'a pas le monopole d'expression du temps-*time*, potentiellement présent dans d'autres entités.

L'utilisation de la variable événementielle comme élément central dans la classification temporelle (aspectuelle) des prédicats conduit Bach (1981) à fonder sa classe des *Eventualities*. L'auteur s'inscrit en réaction contre les modèles logicistes (Montague 1973), pour qui les phrases à propos de relations temporelles ont toujours une valeur de vérité définitive,

¹⁴ « In general, we conceal logical structure when we treat prepositions as integral parts of verbs; it is a merit of this proposal that it suggests a way of treating prepositions as contributing structure. »

et l'ordonnement de deux événements ou plus sont des propriétés d'instant de temps complètement indépendants de l'observateur. Pour Bach en revanche, les notions primitives sont celles qui reconnaissent l'association entre des histoires possibles et une collection d'individus possibles (l'anglais est une langue « pragmatique » qui inclut son contexte d'évaluation, nous dit l'auteur). « Événalités » est un terme générique qui recouvre les États et les Processus d'un côté, les Événements prolongés et instantanés de l'autre. Pour Bach, « une histoire est considérée comme une collection d'événalités et de leurs rapports entre elles » (Bach 1981 : 70)¹⁵. L'important est que la vériconditionnalité des phrases est évaluée seulement une fois l'instance linguistique pragmatique construite. De Vogüé (2006) suggère que le terme français d'Événalité n'est après tout pas un faux-ami de l'anglais *Eventuality* : avec le sens explicite d'« événement possible » ou d'« histoire possible »¹⁶ qu'il confère au terme, Bach semble reconnaître implicitement la primauté du construit linguistique, résultat de l'interaction entre le contexte (la situation d'énonciation) et la classification du verbe. Comme le note De Vogüé, du point de vue de Bach, « un verbe se caractériserait par le fait qu'il renvoie, quelle que soit la catégorie du verbe en question [État, Processus, Événement], à ce qui peut comme ne peut pas être le cas » (De Vogüé 2006 : 48).

Ces réflexions conduisent Bach à répondre à l'article de Whorf sur la conception du temps dans la langue hopi : certaines hypothèses métaphysiques sont essentielles pour comprendre le temps et l'aspect en anglais ; pour Bach, « nos idées abstraites et sophistiquées sur le temps trouvent leur racine dans les types fondamentaux d'événalités et leurs relations » (79). Ces notions-là sont certainement universelles.

Cette première section nous a permis de dégager les éléments essentiels qui fondent la représentation du temps-*time* envisagée dans ce type de théories ; soit celle-ci est codée plus ou moins directement dans la partie du discours qu'est le verbe, qui naturellement projette des intervalles et/ou des points, modifiés par les morphèmes TA(M) qui sont de même nature ontologique, soit il convient de reconnaître que les intervalles de temps ne sont pas le niveau de généralisation souhaitable, et que c'est la notion d'événement qui constitue la primitive appropriée à partir

¹⁵ « *A history is now taken to be a set of eventualities and relations among them.* »

¹⁶ « *Possible event* » ou « *possible history* ».

de laquelle se construisent nos représentations linguistiques du temps. Dans les faits, la littérature sur le TA(M) combine les deux variables assez librement, notamment à travers l'utilisation de gabarits de *structure événementielle*¹⁷ (Pustejovsky 1991, Croft 1998, Levin et R. Hovav 1998, 2005, Ramchand 2004).

Après avoir présenté les entités ontologiques que sont le temps et l'événement, nous allons à présent examiner la façon dont différentes théories linguistiques d'inspiration logiciste ont traité le composant grammatical temps-*tense* dans son rapport avec le temps-*time*. Là encore, malgré son expression obligatoire dans une langue comme l'anglais, la modélisation a achoppé sur des problèmes sérieux.

2. Les temps dans diverses théories de sémantique formelle : les opérateurs temporels et les problèmes posés

2.1. T(emps) comme opérateur

Dans les approches logiques du temps comme celles de Prior (1968) et de Montague (1973), la vérité d'une phrase (ses conditions de vérité) est définie relativement à un monde et un temps possibles. Les opérateurs de base *P(ast)* et *F(uture)* s'appliquent à une forme non tensée pour produire une autre phrase, tensée. Le temps d'évaluation de la phrase est le temps de l'énonciation (appelons-le T^0), point à partir duquel sont évalués les temps passé ou futur. Par exemple, les conditions de vérité pour la phrase *John arrived* sont :

- (5) *John arrived* est vrai à un instant t ssi il existe un instant t' qui précède T^0 et la proposition non tensée $p = \text{« John arrive »}$ est vraie à t .

Une question importante à ce stade est le problème posé par cette orientation temporelle supposée universelle du temps (Perrin 2006) : ces modèles présupposent que le sujet-énonciateur se trouve à T^0 et regarde la temporalité se dérouler selon un axe temporel horizontal : du passé vers le futur, ou du futur vers le passé, avec un système linguistique temporel

¹⁷ « *Event structure templates.* »

généralement bien réparti entre ces deux directions (passé vs. futur), ce que reflètent les opérateurs logiques P et F^{18} . Cependant, d'autres opérateurs (Kamp et Reyle 1993) ont été proposés pour rendre compte de relations temporelles parfois plus complexes exprimées par les langues naturelles. Ainsi, la phrase au *present perfect* ci-dessous ne saurait être générée au moyen de l'opérateur simple $P(ast)$:

- (6) *Bill has been watching little Alice ever since Mary left* (Kamp et Reyle 1993 : 491).

Les auteurs introduisent les opérateurs binaires $S(ince)$ et $U(niversal)$, paraphrasés comme : *It has been (U) the case that X since (S) it was the case that Y*. Cette forme spécifique de l'anglais, le *present perfect*, et sa structure temporelle complexe, va conduire un autre logicien formel, Reichenbach (1947), à introduire son point de référence (voir ci-dessous). La critique plus générale formulée par Kamp et Reyle est que les propriétés de ces opérateurs des modèles logiques (P , F , S , U , etc.) ne peuvent pas rendre compte des représentations vériconditionnelles que les *langues naturelles* comme l'anglais (ou d'autres) offrent. Voici un aperçu des défis posés par une telle approche (Kamp et Reyle 1993, Enç 1987) :

- (a) Certaines langues n'ont tout simplement pas d'opérateurs, de marqueurs explicites et obligatoires de temps-*tense*.
- (b) Les systèmes formels peuvent itérer les opérateurs dans leurs formules ; par exemple, dans le modèle rien n'interdit une combinaison du type : PPPQ(c), avec Q : *be ill*, et la constante $c = Mary$, paraphrasée comme :

- (7) ?? *It was the case that it was the case that Mary was ill*.

Il est difficile d'interpréter cette paraphrase ; les langues naturelles n'ont pas les moyens d'itérer les temps comme la formule ci-dessus le suggère. Un temps est toujours associé à un verbe, et les verbes ne peuvent pas être empilés les uns sur les autres ; aucune langue ne dira non plus : **Mary was was was ill*. En revanche, les langues peuvent exprimer plusieurs types d'interprétation temporelle, mais cela implique une

¹⁸ Ce modèle horizontal du temps a été contesté par certains auteurs, comme Boroditsky (2001), qui a défendu une conception du temps vertical, par exemple pour le mandarin.

complexification du modèle et l'introduction de paramètres autres que strictement temporels.

- (c) Une forme tendée peut recevoir plusieurs interprétations temporelles ; par exemple, une forme en apparence simple comme le prétérit anglais dans les propositions enchâssées a plusieurs lectures. Ainsi, la proposition *Mary was pregnant* dans un complément phrastique se prête à deux interprétations :

- (8) *John heard that Mary was pregnant.*

Soit la proposition « Mary était enceinte » était vraie seulement au moment dénoté par *heard*, soit Mary est encore enceinte à T^0 . Ces deux lectures (antériorité et simultanéité) sont disponibles avec des prédicats statifs dans des propositions complétives. Afin d'en rendre compte, on est obligé de postuler une règle de concordance des temps qui transforme de façon opaque le présent du complément enchâssé en passé. En revanche, avec une proposition relative, la situation est différente : dans (9), le temps d'évaluation de l'événement *the man walk towards us* ne se fait que par rapport à T^0 ; la lecture simultanée n'est plus disponible :

- (9) *John insulted the man who was walking towards us. (# is walking)*

Un autre exemple bien connu est le *present perfect*, qui ne se réduit pas toujours aux opérateurs *S(ince)*, *U(niversal)*, *XN (eXtended Now)* : d'autres emplois de la forme induisent une lecture événementielle ponctuelle :

- (10) *Mary has just arrived.*

Le problème de la polyfonctionnalité des marqueurs (temporels ou autres) des langues naturelles, et de leurs interprétations divergentes selon les modalités de leur mise en discours, mettent à mal la conception qui consiste à faire de la langue un modèle logique. S'il fallait postuler autant d'opérateurs logiques qu'il y a de formes temporelles, polysémiques de surcroît, attestées dans les langues, le modèle serait vite surpeuplé et inopérant.

- (d) Une critique plus large adressée à l'encontre de ces modèles logiques concerne le fait que, pour Montague (1973) par exemple, chaque expression de la langue a un argument temporel en plus de tout autre argument (chaque expression a une « intension »). Mais ce ne sont pas tous les termes de la langue qui sont sensibles

au temps : des mots comme *and*, *or* ou bien *every* n'y sont pas sensibles. Enç (1987), ainsi, propose de corriger ce présupposé : « Une expression prend des moments de temps comme arguments seulement si elle prend également des individus comme arguments »¹⁹ (Enç 1987 : 639). Pour l'auteur, les temps n'affectent que l'interprétation des verbes ; il n'y a donc aucune justification pour les traiter comme des opérateurs ayant toute la phrase sous leur portée.

- (e) Un autre problème auquel se heurtent les modèles logiques est que les langues naturelles arrivent à exprimer la complexité des relations temporelles par bien d'autres moyens que les temps-*tenses* : par des expressions temporelles quantificatlonnelles (*at some time*, *when...*, *there was a time...*), ou par des adverbiaux de temps (PP, AdvP, particules, etc.) qui interagissent de façon complexe avec le temps ; dans les deux phrases suivantes contenant l'adverbial *on Sunday*,

- (11) A– *Alvin rang on Sunday.*
B– *Alvin will ring on Sunday.*

une théorie des temps doit rendre compte du fait que *on Sunday* réfère au dimanche le plus proche du moment d'énonciation, passé ou futur ; cette dimension déictique est un problème majeur pour ces théories.

L'autre moyen par lequel on interprète les temps est l'anaphore. Pour Partee (1978), souvent les formes temporelles se comportent comme des pronoms ; elles peuvent avoir des antécédents dans le discours, ou des antécédents internes à la phrase :

- (12) *We went to a party. John got drunk.*
(13) *John arrived at three.*

Dans (12), le temps de la seconde phrase est compris comme étant le temps de la fête évoquée dans la première phrase ; dans (13), *at three* constitue l'antécédent du temps passé de l'événement décrit par le verbe *arrived*.

¹⁹ « *An expression takes times as arguments only if it also takes individuals as arguments.* »